

L'idée prenait sa source dans l'histoire du piano, celui légué par une enseignante de lettres de l'ESPE à la retraite, Marie-Anne Jehl.

« Il n'était pas oublié, mais juste là, présent dans la maison de vacances, trimballé, désaccordé, abimé. Seuls quelques enfants joueurs tapaient encore de temps en temps sur ses touches malmenées, mais il n'y avait plus personne pour jouer les airs d'autrefois. C'était « le piano de Mamie », notre grand-mère, si peu connue hélas par la « petite dernière » que je suis.

Il a sans doute accompagné dès le début le jeune couple marié à la fin du 19^{ème} siècle, dans une Alsace encore allemande : Maria et Aloïse, qui s'installèrent à Strasbourg. Elle y jouait certainement des airs très doux pour leur fils, le petit André, né à la veille de la Grande Guerre. Le piano devint français avec eux, en 1918, et continua sa chanson jusqu'à une nouvelle guerre... En 1939, quand les Strasbourgeois partirent pour Périgueux, le piano ne partit pas, lui.

Ici commence le flou de la légende familiale : nous, les enfants d'André et de Simone, son épouse périgourdine, avons toujours entendu ceci : après la guerre, en rentrant de Périgueux en 1944, notre grand-père avait « racheté » le piano de Mamie. Mais aucun d'entre nous ne sait exactement si ce piano est le même, retrouvé dans une salle de vente, ou un autre identique, ni ce qu'il était advenu exactement du piano abandonné pendant les années de guerre : volé, vendu ?

Ce que nous retenions seulement de cette histoire, c'était cette jolie preuve d'amour entre nos grands-parents : un piano, c'est bien superflu juste après une guerre, mais c'est si important pour continuer le bonheur. Puis ils sont morts, trop vite ; nous avons connu trop peu de temps les « tartines surprises » de Mamie que nous découvrions et dévorions sous la table, sans voir les délices qu'elle y disposait.

L'appartement de Strasbourg fut définitivement vidé et le piano, faute de mieux, emporté dans la maison de vacances des Vosges, dont Grand-Père avait fait les plans mais qu'il n'a jamais vue finie. Et le piano est trop longtemps resté muet, a eu trop chaud, puis trop froid. Et le voilà...

Mais nous, les petits-enfants à présent sexagénaires, nous avons dans nos cœurs aujourd'hui encore le bonheur d'avoir eu ces grands-parents-là.

Que le piano vive sa vie autrement, que des jeunes le fassent chanter et parler. Nos grands-parents étaient tendres et joyeux, nos parents avaient le goût de la vie, de la culture, de l'humour aussi. Si le piano pouvait parler, nul doute qu'il nous parlerait d'amour !

Marie-Anne Jehl